

large ouverture laissée au milieu du toit. Le mobilier est si peu de chose qu'il ne mérite pas inventaire.

Quand on a voyagé tout le jour, souvent par un froid de 25 degrés, on éprouve un moment de honneur en voyant le chantier. Le besoin de réchauffer ses membres glacés fait tout oublier, même la faim ; il arrive plus d'une fois qu'il faut se contenter de voir le feu de bien loin et aller se tapir dans un coin pour se soustraire à une fumée épaisse qui vous tient toujours la larme à l'œil. On arrive ordinairement un peu avant que les hommes ne reviennent de leurs travaux, et l'on profite de ce temps pour prendre un peu de nourriture : du pain cuit sous la cendre et un morceau de lard préservé de la corruption par le sel et le saindoux, c'est là tout le repas et pour tous les jours. Ceux qui comme moi n'aiment pas le thé, n'ont pour étancher leur soif que de l'eau à moitié glacée.

La première entrevue est ordinairement un signe certain du succès de la visite ou des difficultés que l'on aura à vaincre pour opérer quelque bien. Si l'accueil est peu gracieux, ce qui, je dois le dire, arrive fort rarement, sans se déconcerter le missionnaire cherchera à captiver la bienveillance de ces hommes en adressant à chacun des questions qui témoignent de l'intérêt qu'on leur porte, par des histoires amusantes mais toujours racontées dans un but utile ; il attire l'attention, au besoin il adopte même quelquesunes de leurs manières, pourvu qu'elles ne compromettent en rien sa dignité, et se servira de tous les moyens qui peuvent lui frayer la route du cœur. Quand il les croit suffisamment préparés, il propose de chanter des cantiques : la timidité des uns, l'inaptitude réelle ou supposée des autres, plus encore la difficulté de rencontrer quelqu'un qui sache lire, fait que le missionnaire est presque seul chargé du chant ; il doit alors se contenter de leur apprendre et de leur faire répéter des refrains qu'ils retiennent avec beaucoup de facilité. Après le chant des cantiques nous faisons ordinairement une instruction qui avait pour objet les vices les plus ordinaires aux hommes du chantier, les devoirs que chacun d'eux doit remplir, les précautions qu'il doit garder pour se préserver des mauvais exemples. Notre parole était toujours recueillie avec une religieuse attention et nous pouvions parler pendant une heure sans lasser leur patience. Quelques-fois même sans craindre de nous interrompre, ils se disaient les uns aux autres et à voix haute : le Père a raison : ce qu'il dit est bien vrai : un jeune homme ayant osé se couvrir de son bonnet et me tourner l'épaule, tandis que je parlais, aussiôt des murmures d'indignation dominèrent ma voix... Comment es-tu donc protestant ? Le Père nous parle et tu lui tourne les dos ? Tu crains de le regarder et tu as raisons quoique le plus jeune, déjà tu nous dévance tous dans le mal. Je voulus accorder ma protection à l'accusé, pensant par là faire sur lui une impression salutaire, mais mon crédit fut de nulle valeur auprès des autres. Pendant longtemps ce jeune homme ne put converser avec personne, dès qu'il adressait la parole à quelqu'un, celui-ci répondait assez bas pour être entendu de tous : je ne parlerai pas avec lui, c'est un impie.

L'instruction finie on commence aussitôt les confessions qui ne sont terminées qu'à minuit et même plus tard. Pendant tout ce temps le silence a régné dans le chantier ; chacun interrogait les souvenirs de son cœur et se préparait à faire dignement cet acte de religion. Si je vous racontais de vive voix ce que j'écris ici, votre charité m'adresserait assurément cette question : quand donc irez-vous prendre un peu de repos ? Pas encore mon R. P. il reste plus d'une chose à faire : recevoir de la tempérance, du scalpulaire, de l'archiconfrérie etc etc.. Nous invoquons Marie pour le succès de nos travaux, c'est sous sa sauvegarde que nous devions placer la persévérance, et en cela la foi de ceux que nous évangélisons a toujours été d'accord avec la nôtre. Nous avions fait une ample provision d'objets de dévotion, cependant il nous en a manqué beaucoup plus que nous n'en avons distribué. Arrive enfin l'heure du repos, vous serez étonnés que dans un espace aussi resserré on puisse loger jusqu'à trente et quarante personnes ; rien de plus facile, il y a même toujours de la place de reste. Vous pensez peut-être qu'après avoir voyagé tout le jour et travaillé pendant la plus grande partie de la nuit, on trouvera au moins un lit qui appelle le sommeil, s'il n'est pas assez provoqué par la fatigue. On dit qu'à table le meilleur plat c'est l'appétit : au chantier le meilleur lit c'est le besoin extrême de dormir. Au signal donné chacun se dirige vers la place qu'il s'est choisie ou celle qu'on lui a désignée, étend par terre une couverture en laine dans laquelle il s'enveloppe, puis on dort quand on peut, ce qui n'est pas toujours facile par un froid de 25 degrés, dans une habitation où tous les vents se promènent en liberté et quand on a vécu longtemps sous le ciel de Marseille. Combien de fois je portais envie à ceux qui reposaient autour de moi ; ils dormaient profondément et je ne pouvais fermer l'œil. Quelles étaient lentes ces heures de la nuit qu'il me fallait passer seul : je me levais je me couchais pour me lever encore, je m'approchais du foyer, mais tandis que je me rechauffais d'un côté je me glaçais de l'autre. Il m'est arrivé de dire la messe près d'un feu qui me brûlait les épaules et d'avoir tellement les mains paralysées par le froid que je ne pouvais plus achever le saint sacrifice, il me semblait qu'on m'arrachait les ongles. Je n'ai cependant eu que trois doigts entrelacés. Le lever avait lieu entre 4 à 5 heures et après la prière faite en commun on disait la sainte messe pendant laquelle les hommes répetaient les cantiques qu'ils avaient appris la veille. Je suis persuadé que si j'avais célébré les saints mystères dans nos basiliques d'Europe, j'aurais été moins recueilli que dans ce réduit obscur qui me rappelait si bien la crèche dans laquelle le Sauveur est né. Quel abaissement ! Quelle charité !.... Dès que le jour arrive tous les hommes se dispersent dans le bois, retournent à

leur travail et le missionnaire fait ses préparatifs de départ. S'il veut déjeuner avant de se mettre en route il est à peu près sûr de trouver tout gelé, le pain et l'eau. Vous conviendrez qu'une telle nourriture n'est guère faite pour prévenir l'appétit : hé bien ! avec ce modeste repas il faudra passer tout le jour. Ce qui m'étonne le plus et qui ne peut être que l'effet d'une grâce spéciale, c'est que j'ais pu faire plus de 500 lieues malgré le froid et tous les mauvais temps, soutenir le travail des chantiers pendant deux mois et demi avec une santé soit médiocre. Tout ceux qui me connaissaient me conseillaient de réclamer auprès de mes supérieurs, persuadés que je succomberais à tant de fatigues et de privations : vous allez mourir, me disait-on. Non seulement je n'ai pas été malade, mais je suis revenu plus robuste me portant mieux que jamais. J'avais toujours eu une répugnance naturelle pour la chair de porc et mon estomac ne pouvait la supporter ; hé bien, je puis vous assurer que cette nourriture ne m'a pas fatigué une seule fois.

J'ai cru que l'intérêt que vous me portez ne désapprouverait pas les détails que je viens de vous donner qui m'ont un peu écarté de ma narration, permettez à présent que j'y revienne. Le nombre de ceux qui ont refusé de se confesser est bien petit et dans presque tous les chantiers il s'est rencontré quelques hommes qu'on a pu admettre à la communion. Dans les retraites que nous avons données au Grand Calumet, aux Allumettes et à la Passe, presque tous les jeunes gens des chantiers les plus proches ont pris part à la communion générale. Je sais que notre œuvre est incomplète et qu'elle ne peut s'achever qu'à Bytown ; si tous ceux qui ont promis de ne pas passer devant cette ville sans voir leur confesseur, sont fidèles à leur parole ; mais quand tout se réduirait au bien déjà opéré il serait déjà grand. J'ai souvent admiré les efforts généreux que faisaient ces hommes pour devenir meilleurs, l'ardeur, je dirais presque l'héroïsme avec lequel ils combattaient leurs mauvaises habitudes. Vous allez en juger par le trait suivant : Dans un chantier où le blasphème était en honneur, après ma visite une convention fut faite et acceptée par tous, de prendre des moyens pour se corriger ; il fut décidé que celui qui blasphémerait recevrait à l'instant une punition. Dès que quelqu'un tombait dans cette faute, on le mettait à genoux puis on délibérait en commun sur la peine qu'il devait subir, et le coupable acquittait aussitôt sa dette. Qui peut calculer la somme de péchés qu'on a fait éviter : combien qui avaient oublié que quoique dans les bois, ils devaient adorer Dieu le matin et le soir, sanctifier le dimanche par la prière etc. etc. Dans bien des chantiers nous avons introduit l'habitude de dire le chapelet en commun le dimanche, et plusieurs l'ont récité presque tous les jours pendant le carême.

Une des difficultés inhérentes à cette mission est celle de trouver les chemins. Je sais par expérience qu'il est fort dangereux de se laisser surprendre par la nuit dans le bois ; on est exposé à errer longtemps et même à coucher dehors sans feu et sans moyen de s'en procurer, ce qui n'est pas fort agréable. Il y a d'autres épreuves que le Seigneur se charge quelques-fois de ménager, véritables grâces nécessaires aux missionnaires et utiles à l'œuvre qu'il poursuit : je veux parler des humiliations. Après avoir voyagé presque tout un jour sans manger, j'arrivai dans un chantier composé de dix Canadiens et d'une quinzaine de protestants : je me vis bientôt en butte à toutes les rigueurs, les riailleries les plus grossières, et les catholiques n'étaient pas les moins ardents à m'insulter ; il me fallut partir et faire encore douze milles pour rencontrer une habitation. Je dois ajouter qu'une telle conduite a excité l'indignation de tous ceux qui l'ont connue.

Il me tarde, mon R. Père, de terminer cette lettre qui doit vous paraître déjà bien longue : permettez moi, cependant avant de finir, de vous prouver que tous les hommes des chantiers ne ressemblent pas à ceux dont je viens de vous parler et qu'on a su quelquefois par une abondante charité, nous faire oublier nos peines. Je me trouvais avec le P. Durocher à l'extrémité de la Pitawawé à 15 milles au-delà du lac Traver. Nous avions à craindre un dégel qui nous aurait fermé la retraite où l'aurait rendue très périlleuse, et il y avait de graves inconvénients pour nous d'attendre qu'une nouvelle glace nous permette de descendre par là ; nous aurions été à chargé au chantier où nous nous trouvions, il nous fallait deux sortes de journées pour nous tirer d'embarras ; le parti le plus sûr était de partir, malgré la pluie ; nous avions 17 lieues à faire avant de rencontrer un chantier. Bientôt la pluie cessa, la neige tomba, poussée par un vent glacial, le froid devint très piquant ; le ciel était si obscur qu'à peine à quelques mètres nous n'apercevions pas les arbres ; nous voilà au milieu des bois, pendant la nuit par des chemins presque impraticables ; il y avait encore à craindre de s'égarer, tomber dans un de ces rapides si fréquents dans cette rivière et de nous perdre. Enfin à minuit nous arrivons à un chantier tout composé d'Irlandais catholiques. Au moment où j'ouvre la porte un d'eux se lève pour entretenir le feu ; il me regarde et croit s'apercevoir que je suis prêtre. You are priest, me dit-il ; yes sir, two priests : à ma réponse il saute de joie en criant : Two priests, two priests ; l'éveil est donné à l'instant tout le monde est sur pied et chacun s'empresse de nous soulager. Ces bons gens éprouvaient autant de joie de nous servir que nous de reconnaissance pour tous les soins qu'ils nous prodiguaient.

Voilà, mon R. Père, les résultats de la mission que vous m'avez confiée, c'est un vaste champ qui promet d'amples consolations à ceux qui le cultiveront et de puissants moyen de se sanctifier.

J'ai l'honneur d'être,
Mon R. Père,
Votre dévoué frère en J.-C.
BERMOND, MISSIONNAIRE O. M. T.